

Simpli-Cité

Printemps 2010

Volume 11, numéro 1

Sommaire du numéro

- 3 *Solidarité avec les immigrants*
- 4 *En Afrique, un salaire, c'est pour tout un village*
- 5 *On ne peut pas vivre sans argent mais...*
- 6 *« Maintenant qu'on a tout, on n'est pas plus heureux! »*
- 7 *Vous avez tout pour être heureux!*
- 8 *Honorée d'avoir pu marcher sur la terre de ce pays*
- 9 *Mon séjour comme coopérant a changé ma vie*
- 10 *Ce que le « Sud » m'a appris...*
- 12 *Derrière la société de consommation*
- 13 *Très bon ou le meilleur?*
- 13 *Réponse à une demande de boycottage rotatif de pétrolières*
- 16 *Comment dompter notre « capitaliste intérieur » : Une morale ...*
- 18 *Passer du « NON » au « OUI »*
- 19 *Même les églises se mettent au vert!*
- 20 *UN BRIN DE LECTURE...*
- 22 *AGORA*
- 23 *NOUVELLES DU CA DU RQSV*
- 24 *DEVENIR MEMBRE DU RQSV*

LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE VUE DU SUD

Bon! Votre soussignée coordonnatrice du bulletin Simpli-Cité a signé elle-même pas mal de textes dans cette édition! Est-ce à dire que nos lecteurs ne s'intéressent pas beaucoup à ce que vivent les immigrants québécois? Je ne saurais dire. Chose sûre, c'est que le Réseau québécois pour la simplicité volontaire n'a pas encore rejoint, de manière significative, les communautés culturelles originaires d'ailleurs (et surtout du Sud). Nous sommes pour la plupart des Québécois et Québécoises d'origine française.

Vous avez sans doute manqué de temps pour écrire un article. Je vous comprends. Moi aussi. J'aurais aimé effectuer une sorte de recherche-action auprès des nouveaux Québécois mais j'ai dû me contenter de coups de sonde furtifs et d'échantillons trop peu nombreux pour tirer des conclusions percutantes.

N'empêche que cette petite incursion en territoire «étranger» était très intéressante. Tout un monde à découvrir... Faudra y revenir un jour (thème d'un colloque, peut-être?).

Voici entre-temps quelques réflexions bien personnelles qui me sont venues pendant la préparation de ce numéro sur «La simplicité volontaire vue du Sud» :

- La plupart des immigrants n'arrivent pas « pauvres », mais « riches » : ils savent comment se contenter de peu; ils ne paniquent pas devant l'effort; ils savent partager le peu qu'ils ont avec leurs compatriotes d'ici et de «là-bas».
- Les Québécois de longue date ont grandement besoin de l'arrivée des immigrants pour les aider à revenir à l'essentiel de la vie, pour ne pas oublier la sérénité, le partage, l'espoir devant les épreuves, pour trouver le sens de leur vie, pour apprendre le don de soi pour l'avenir de ses enfants.



Le bulletin *Simpli-Cité* est publié 4 fois l'an par le Réseau québécois pour la simplicité volontaire. Le RQSV laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs textes. La reproduction des textes est encouragée à condition d'en mentionner la source.

POUR CE NUMÉRO :

Coordination : Diane Gariépy
Révision : Aline Cayzac
Diane Gariépy
Mise en page : Yolande Cusson
Dessins originaux : Claudette Danis

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec, 2008
Bibliothèque nationale du Canada, 2008
ISSN : 1718-1755

PROCHAIN NUMÉRO

Simpli-Cité

Une vie équilibrée,
c'est possible!

Faites parvenir vos textes au plus tard
le 30 mai 2010 à :
coordination@simplicitevolontaire.org

*Malheureusement, nous ne pouvons nous
engager à publier tous les textes reçus.*

Commentaires

Vous avez des commentaires ou des suggestions?
N'hésitez pas à nous les faire parvenir :

6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7
Téléphone : 514 937-3159

Courriel: coordination@simplicitevolontaire.org

Site Internet et forum du RQSV :
www.simplicitevolontaire.org

 Pensez à l'environnement! Imprimez sur du papier recyclé.

- On pourrait croire que les immigrants pratiquent ce qu'on appelle la simplicité involontaire parce qu'ils partagent leurs revenus avec les plus démunis de leur famille restée «là-bas». Mais, pour parvenir à partager ce peu, les immigrants pratiquent la simplicité volontaire : on résiste aux achats inutiles et l'on se demande : «Est-ce que j'en ai vraiment besoin?».
- Le plus souvent, les immigrants du Sud viennent au Nord pour échapper à l'instabilité politique de leur pays et pour vivre dans une société démocratique (droit de vote, droit d'association, égalité des personnes devant la loi...) et où l'on peut compter sur de nombreux filets de sécurité sociale (l'assurance maladie, l'assurance-emploi, la sécurité du revenu...). Être accepté au Canada, c'est en quelque sorte gagner le gros lot! En sommes-nous suffisamment conscients?

Quoi qu'il en soit, il me semble qu'il y a trois choses que les immigrants ET les Québécois de longue date ne doivent jamais oublier :

- tout ce qui a fait la réputation de notre pays en matière de démocratie, de stabilité sociale et de filets de sécurité a été gagné par de longues et dures luttes sociales;
- ces bijoux ne nous sont jamais acquis une fois pour toutes;
- la protection active de ces conquêtes sociales, ça ne se fait certainement pas en passant ses fins de semaine à pousser le caddie chez Walmart! 

Diane Gariépy

DROIT DE VOTE
ASSURANCE MALADIE
AVANTAGES SOCIAUX



LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE VUE DU SUD

Solidarité avec les immigrants

Serge Mongeau

Au Québec, notre population augmente constamment; non par nos naissances, mais à cause des immigrants. La plupart de ces derniers s'installent à Montréal, le plus souvent dans les quartiers les moins favorisés. Ils vivent fréquemment dans des conditions fort difficiles et auraient bien besoin de notre sympathie. Mais avant tout, je crois qu'ils méritent notre respect et qu'ils souhaiteraient que nous les accueillions autrement et que nous changions des attitudes déplorables, tant du côté de nos gouvernements que de celui de la population en général.

Le contexte de l'immigration

Les gens qui viennent s'installer au Québec et au Canada le font pour diverses raisons et avec des résultats fort variables. Ceux qui viennent d'Europe – étudiants, artistes, professionnels, etc., trouvent assez facilement leur place parmi nous. Mais il n'en va pas de même des immigrants qui viennent du tiers monde, soit en tant que réfugiés qui fuient la répression, ou le plus souvent en tant que personnes cherchant tout simplement des moyens de gagner leur vie.

Pourquoi décider de quitter sa patrie? Pour tenter d'améliorer son sort. Parce qu'il est de plus en plus difficile de survivre dans des pays avec des taux de chômage abyssaux et des salaires qui ne permettent même pas de répondre à ses besoins essentiels. Plus de un milliard trois cents millions de personnes dans le monde doivent essayer de survivre avec un dollar ou moins par jour. Y arriveriez-vous? Et s'il en est ainsi, c'est en bonne partie notre responsabilité, à nous, les pays industrialisés, qui exploitons depuis si longtemps ces pays, et sans doute plus que jamais avec le phénomène de la mondialisation capitaliste imposée de force grâce au FMI et à la Banque mondiale. Nous rendons la vie impossible aux petits paysans qui doivent quitter par millions leurs terres pour aller chercher du travail dans les villes, ce qu'ils ne trouvent d'ailleurs pratiquement jamais. On leur dit alors qu'ils pourraient venir refaire leur vie au Canada, là où les salaires sont élevés et où on a besoin de leurs bras.

Quand ils décident de partir, ils se rendent compte rapidement qu'il n'est pas si facile d'obtenir le droit d'entrer au Canada. Les programmes les plus accessibles – celui

des travailleurs agricoles et celui des bonnes en résidence – ne leur garantissent aucunement le statut de résident permanent, avec accès aux mêmes droits que les autres citoyens.

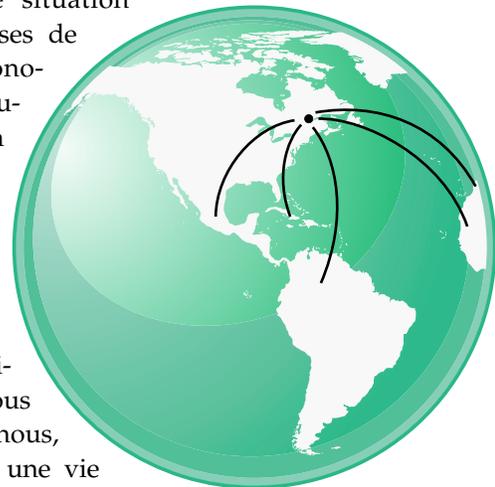
La réalité des immigrants

Une fois sur place, les immigrants découvrent une réalité fort différente de celle à laquelle ils s'attendaient. D'abord, on ne reconnaît pas leurs diplômes ni leurs compétences; les seuls emplois auxquels ils ont accès sont ceux que personne d'autre ne veut remplir : mal payés, de longues heures, sans intérêt, non syndiqués. Pour ceux qui n'ont pas le statut d'immigrant reçu, c'est la crainte constante de se voir expulser du pays; comment protester alors de leurs conditions? De toute façon, ils n'ont pas le choix : il faut qu'ils vivent et surtout qu'ils envoient à leur famille l'argent sur lequel elle compte pour survivre; là-bas, la plupart du temps la famille élargie s'est privée pour couvrir les frais du voyage et d'admission au Canada et elle compte sur les transferts d'argent pour répondre à ses besoins.

L'immigrant se retrouve donc sans sa famille, dans un emploi précaire et mal payé – quand il en trouve un, car s'il n'a pas la peau blanche, il doit aussi subir la discrimination. Et au fil des ans, il doit s'y faire : il comprend et doit accepter qu'il sera exploité toute sa vie et qu'il n'aura jamais accès au genre d'emploi qui lui permettrait une certaine qualité de vie.

Tout cela est possible parce que nous l'acceptons; en fait, parce que cette situation constitue une des bases de notre système économique qui requiert toujours un certain surplus de main-d'oeuvre pour maintenir la pression à la baisse sur les salaires.

À quand une attitude de véritable solidarité vis-à-vis de tous ces gens qui, comme nous, voudraient accéder à une vie normale? ☞



En Afrique, un salaire, c'est pour tout un village

Diane Gariépy

Ça a bien mal commencé! Je suis arrivée au local en disant que dehors il faisait beau et doux. Elle m'a répondu : « Mais non! Il fait froid! Et il vente beaucoup! » C'est que cette animatrice communautaire venait de passer l'avant-midi à faire du porte-à-porte dans le quartier Côte-des-Neiges pour établir un premier contact avec des femmes immigrantes isolées. Rassembler, animer, mettre en lien les gens les plus démunis, c'est son métier.



Yolande est Sénégalaise d'origine. Notre conversation s'est réchauffée lorsque je lui ai raconté que j'avais déjà séjourné au Sénégal, dans une petite agglomération au nord-est du pays. C'était à l'été 1969. « Là, je vois que vous avez connu l'Afrique. Ça me fait grandement plaisir que vous ayez connu l'Afrique. Maintenant, cela a beaucoup changé. »

Tout en déballant chacune notre lunch, nous sommes vite tombées dans le vif du sujet : « En arrivant au Québec, est-ce que les immigrants perdent leurs valeurs d'origine et tombent dans la surconsommation? »

« J'ai beaucoup à dire à ce sujet. Mais cela n'engage que moi. J'ai toujours travaillé auprès des gens serrés dans leur budget. C'est ce que je faisais au Sénégal; c'est ce que je fais à Côte-des-Neiges. Ce dont je peux témoigner, c'est que les changements de mentalité dont vous parlez, ça ne vient pas de l'intérieur de la famille.

Ce que je déplore le plus, c'est l'influence négative de l'école. Comme je suis déçue du système d'éducation québécois! Si le parent n'a pas une forte personnalité sur ses enfants, il peut s'attendre à devoir s'endetter pour satisfaire certaines maîtresses d'école. J'ai entendu ceci : « Je ne veux plus voir ces vieilles chaussures! Le gouvernement donne de l'argent à vos parents pour qu'ils vous achètent des vêtements convenables. Non, je ne veux plus voir ces vieilles chaussures! » Est-ce que ce ne serait pas d'abord le milieu scolaire qui pousserait à consommer?

Chez les adolescents, la pression vient, en plus, des pairs. Les autres Québécois ont pris l'habitude d'aller dîner chez Mc-Do; les nôtres préfèrent se priver de repas plutôt que de sortir le lunch préparé par leur mère! Dans notre

culture, on cuisine toujours pour quatre à six personnes; ce qui permet de prévoir des lunchs pour les enfants.

L'école donne parfois l'illusion aux jeunes que les valeurs de la maîtresse et des amis, c'est plus important que ce qui se dit à la maison. En tous cas, tous les parents me disent qu'ils doivent user de beaucoup d'autorité avec pour conserver leurs valeurs. »

Ciel! Un cas de simplicité involontaire! Je ne m'attendais vraiment pas à tomber sur pareille réflexion dans le cadre de ma recherche sur « la simplicité volontaire vue du Sud »! Parfaitement ignorante des techniques journalistiques à utiliser en pareilles circonstances, j'ai tenté d'orienter notre conversation vers l'attitude de la classe moyenne, en lui demandant de commenter la fameuse phrase de Serge Mongeau : « La simplicité volontaire est une voie qui convient à ceux qui ont connu la surconsommation, ont pris conscience de ses effets et choisissent de retourner à l'essentiel. »¹

« Ah! Mais ce n'est pas comme ça pour nous! Pour nous, les Africains, tout revient à l'hygiène de vie. On apprend tous ça, très jeunes, de nos parents. Ils nous éduquent à voir en toutes choses ce qui est important et utile. Qu'est-ce qui est nécessaire pour la communauté? Qu'est-ce qu'on doit faire quand il y a cinq enfants dans la famille? C'est ça que j'appelle « l'hygiène de vie ». La surconsommation, c'est quand on évite de se poser ces questions. C'est un raccourci facile. C'est quand on oublie l'éthique. Tout est dans l'hygiène de vie, qu'on soit de classe moyenne ou pas! En Afrique, un salaire, c'est pour tout un village. Alors, les gens de classe moyenne, ils se doivent de soutenir leur communauté restée en Afrique.

Oh, j'ai bien des amies qui, me voyant soutenir qu'on ne doit acheter que l'essentiel, me rappellent qu'« Il faut bien faire rouler l'économie ». Elles me font bien rire avec leurs réserves de nourriture qui pourraient les soutenir pendant six mois de guerre !!! Et elles sont toujours sorties pour aller gagner ce qu'il faut pour acheter encore de la nourriture, celle qu'elles n'ont pas encore sur leurs tablettes !!! Elles me font rire... »

Nous nous sommes quittées vers 12 h 45. La pause dîner venait de se terminer. Yolande devait retourner faire du porte-à-porte.

Arrivée au Québec en 2007, dès le mois suivant elle faisait du bénévolat dans sa communauté!

En sortant du building, j'ai constaté qu'il faisait froid et que le vent s'engouffrait partout. ❧

¹ La simplicité volontaire, Écosociété, 1998, p. 235

On ne peut pas vivre sans argent mais...

Diane Gariépy

Cette entrevue-là aussi avait plutôt mal commencé : il pleuvait «froid et venteux». L'entrevue avait lieu dans une cuisine collective de Saint-Léonard CE QUI FAIT QU'ON M'A D'ABORD OBLIGÉE A ME COIFFER D'UN BONNET «GILLES-DUCEPPE», et la responsable est arrivée en retard en me disant qu'il y avait erreur : «Non, il n'y a pas d'entrevue à notre agenda, aujourd'hui». Bon, finalement, c'est devenu : «Oh! excusez-moi! Il manquait du citron dans une de nos recettes, et j'ai dû aller l'acheter et ça m'a toute mêlée!». Et dernier ingrédient d'une entrevue qui commençait bien mal : une des femmes de la cuisine faisait un bruit assourdissant en brassant je ne sais quelle sauce avec un mélangeur commercial qui devait dater de la dernière glaciation.

Galberte et Madeleine d'Haïti, Hassiba et Souhila d'Algérie sont au rendez-vous. Elles vivent au Québec depuis un temps qui varie entre quatre mois et trente-cinq ans. Autour de la table, également, deux Québécoises «de souche» sans oublier les oreilles grandes ouvertes de deux autres femmes immigrantes qui s'affairaient au comptoir de cuisine.

– «Où faites-vous vos achats : dans des grands ou des petits commerces?»

D'emblée, on me répond : «Dans les grands magasins : Super C, Maxi, là où l'on trouve de tout.» Mais on ajoute tout de suite qu'il faut parfois aller dans de petits commerces ethniques où c'est moins cher et pour être sûres de trouver certaines denrées plus rares. Pour les vêtements, on vise les rabais de chez Old Navy, Mexx, Zara et Ardène («pour la mode à l'européenne»).

– «Allez-vous chez Walmart?»

Toutes me disent «Oui» ou opinent du bonnet jusqu'à ce qu'une Québécoise «de souche» lance un gros «Non!». Elle explique : «C'est à cause du concept : on vise à ce que ça ne coûte pas cher... et ça ne vaut pas cher, non plus! Et puis, «ils» s'arrangent pour faire fermer tous les petits commerces autour de leurs magasins.»

– «Vous arrive-t-il de sortir des magasins avec des trucs dont vous n'aviez pas vraiment besoin?»

Là, on s'agite : certaines jurent qu'elles ne se font jamais avoir! D'autres ont entendu parler de personnes qui s'endettent très vite à cause des cartes de crédit et des offres

de marges de crédit des banques. Une des femmes prend en note le mot «ACEF»²

C'est qu'une de ses compatriotes doit payer des intérêts de 500 \$ par mois.

– «Les Maghrébins ne connaissent pas le crédit; on leur recommande de ne pas se servir des marges de crédit, mais ça va vite, des fois. Suffit que le chat tombe malade et que tu doives payer pour le vétérinaire, puis l'euthanasie... On a fait une exception pour se dépêtrer d'une situation exceptionnelle puis l'habitude se prend vite.»

– «Vous êtes arrivées au Québec avec peu de biens. Vous voilà rendues toutes équipées. Est-ce que l'avancée de la consommation fait reculer les valeurs traditionnelles de votre milieu d'origine : entraide, hospitalité, accueil, partage...?»

– «Non! On est comme ça. C'est inné! Et on fait attention à ce que nos enfants soient bien élevés. On a tout misé sur eux. La plupart du temps, et le plus longtemps possible, on les élève dans nos maisons, et s'il arrive qu'ils se fassent de nouveaux camarades, on préfère que ces derniers viennent chez nous que de permettre que les nôtres aillent chez eux. Le monde change. On doit constamment avoir les yeux sur nos jeunes.»

– «Et le stress : magasiner, faire réparer, travailler pour magasiner, faire réparer...?»

«Ah oui, ça, le stress, on connaît ça!»

– «En venant ici, vous aviez un rêve en tête. Qu'est devenu ce rêve après quelques années passées au Québec?»

«Il est cassé, ce rêve! Nous avons des formations en arrivant au Québec [celle qui parle a une formation en sciences juridiques et son mari est avocat] et il est difficile d'être reconnus ici. Mais, nous-mêmes, mon mari et moi, nous avons quand même réussi à acheter notre maison. Mais nous sentons que cela fait des jaloux. C'est l'insécurité tout autour de nous. On songe à repartir.» Une autre ajoute : «Ici, le coût de la vie est plus cher. On n'arrive pas à se ramasser un coussin pour l'avenir.»

Après avoir échangé autour du concept de simplicité volontaire, une dame trouve le mot de la fin :

«On ne peut pas vivre sans argent mais ce n'est pas ça le plus important dans la vie!» ✍



² Une ACEF (Association coopérative d'économie familiale) est un organisme sans but lucratif qui intervient dans les domaines du budget, de l'endettement et de la consommation.

EST-CE QUE C'EST IMPORTANT?

Ici, on vous pousse à dépenser. Ce n'est pas dans notre mentalité, ça! Nous, ce qu'on veut, c'est économiser.

Oui, j'ai passé par une phase de grande dépense. J'ai fait du shopping juste pour faire plaisir à mes yeux. Après ce genre de sorties, je revenais à la maison en me disant : « Mais qu'est-ce que j'ai fait? Pourquoi j'ai fait ça? Qu'est-ce que je vais faire avec tout ça? »

Depuis trois mois, la situation est redevenue normale. Je ne dépense que pour ce qui est nécessaire. Comment j'ai fait ça? J'ai tout simplement donné toutes mes cartes de crédit à mon mari. Et il m'accompagne maintenant pour faire les emplettes nécessaires. Toujours, on se demande : « Est-ce que c'est important? »

Oui, je ne suis pas la seule à être tombée dans le piège de la consommation. Les gens sont mal informés quand ils veulent venir ici. On pense tous que c'est un pays de rêve. Imaginez : quand on arrive du tiers-monde et qu'on aperçoit toutes ces autos, ces habits, ces chaussures, ces sacs. Chez nous, on aime tellement ça bien s'habiller et porter des bijoux.

Mais pour avoir tout ça, il faut trouver un bon emploi. J'ai arrêté de dépenser pour rien quand je me suis rendu compte que tout ce que je gagnais, je le dépensais.

Louise-Anne, Malgache d'origine, au Québec depuis deux ans et demi



Commentaires sur le Simpli-Cité

Vous avez des commentaires ou des suggestions?

N'hésitez pas à nous les faire parvenir, afin que le bulletin réponde aux besoins de ses lecteurs et lectrices!

« Maintenant qu'on a tout, on n'est pas plus heureux! »

Maddy Lespinasse

Dans mon cadre professionnel, j'ai l'occasion de côtoyer des immigrants fraîchement arrivés sur le sol québécois. Les « nouveaux arrivants » dans le jargon des services d'immigration sont les immigrants vivant au Québec depuis moins de cinq ans et j'ai profité de mes dernières rencontres de la semaine pour prendre le pouls de deux d'entre eux (une Algérienne vivant à Montréal depuis cinq ans et un Togolais arrivé il y a à peine sept mois) quant à leurs réflexions sur leur nouvelle société d'accueil et de consommation.

Selon eux « Le Québec est LA société de consommation par excellence ». Mais ce n'est pas l'idée qu'ils s'en faisaient avant de venir y vivre. Ils ont été surpris à leur arrivée de voir les magasins ouverts les samedis et les dimanches. Une sensation d'étourdissement m'a saisie quand ils ont entrepris de me donner des exemples : « Il y a des incitatifs pour consommer; on vous accroche dans la rue, quand on arrive à la maison, c'est la sollicitation par téléphone pour des rabais de dernière minute, les soldes de tout genre, l'accessibilité des produits (on vient même vous les offrir à la porte), le Boxing Day, et Noël, ce moment incroyable pour dépenser beaucoup d'argent pour des lumières de Noël. »

Dans leur entourage, les autres immigrants nouvellement arrivés « achètent pour compenser la frustration de ne pas avoir eu l'accès, le choix, ni les moyens de consommer dans leur pays d'origine ». Mais selon eux, ces nouveaux résidents achètent « des choses moins chères, de moins bonne qualité et doivent racheter pour remplacer plus rapidement ».

Les différences par comparaison avec leur société d'origine :

- **Le crédit** : « Ici, il y a les facilités de paiement dans tous les domaines. On a l'impression qu'on a les moyens de tout acheter avec de multiples petits prêts. Alors que chez nous, la notion de crédit n'existe pas et la dette est perçue comme une situation d'échec ». Ils rencontrent d'autres immigrants qui ont accumulé en 10 ans de vie au Québec... 40 000 \$ de dettes. « Ces gens savent qu'ils ne s'en sortiront pas alors ils se découragent, ne cherchent plus un bon travail et restent enfermés dans ce système ».
- **Mode de consommation** : « En Algérie, c'est le conformisme; l'achat se fait pour montrer aux autres. Tout le monde achète la dernière chose à la mode et le même

article se retrouve dans tous les foyers de la ville. Les Québécois, eux, sont des consommateurs de services pour se faire plaisir (restaurants, bien-être, voyages, loisirs)».

- **La relation aux autres :** «On n'a pas de place tout seul. La personne n'existe que parce qu'elle appartient à un groupe donné; par exemple, on vit en fusion complète avec les enfants. Et il y a aussi la promiscuité; on ne reste pas dans la cellule familiale nucléaire; on part toujours en vacances avec des proches». : Dans leur pays d'origine, il y a une forme de solidarité : «Les gens sont davantage prêts à donner de leur temps, ils te font passer avant eux, il n'y a pas la notion de bulle personnelle. Une personne qui vit seule est considérée comme étrange, on se questionne; on la trouve sauvage. En Afrique, il y a quatre générations réunies à quatre kilomètres à la ronde (mais cela tend à changer car les constructions occidentales envahissent les villes et séparent les familles)».
- **L'épargne :** «C'est rare pour un immigrant de rester locataire toute sa vie. On veut devenir propriétaire, c'est une question de principe. En tant qu'immigrant, on a un problème d'insécurité; on a peur de manquer d'argent, alors on épargne plus qu'un Québécois. Lui, il a le réflexe d'utiliser le crédit».
- **L'alimentation :** Nos deux immigrés ont également été stupéfaits de découvrir les légumes précoupés, les emballages individuels, l'embellissement des repas au détriment de la qualité, la quantité de sucre, les plats préfabriqués en usine, les conservateurs alimentaires, et le peu de temps consacré à «avalier» nos repas. «Ici, on entend souvent parler du manger santé, du bio, mais on ne va pas vérifier par soi-même la composition des aliments. C'est la consommation rapide et facile». Il leur semble qu'en étant un peu créatifs et en remplissant nos besoins primaires, on n'a pas besoin de courir au rythme qui nous est imposé.

Une immigration pour la réussite

«Quand ils retournent au pays pour un séjour, 90 % des immigrants doivent prouver qu'ils ont réussi financièrement alors que ce n'est pas vrai qu'on est devenu riche. Comme le niveau de vie augmente en Algérie, les attentes de la famille qui vit encore là-bas sont plus grandes que ce qu'on peut rapporter. Et puisque culturellement on n'arrive pas chez des gens les mains vides, que c'est un manque de respect, il y a des Algériens qui disent qu'ils ne sont pas encore prêts pour un séjour en Algérie car ils n'ont pas assez d'argent pour les cadeaux à offrir à tout l'entourage sur place. Ici, on se sent libéré de la pression de montrer qu'on a réussi mais c'est une libération ... conditionnelle à ce que notre entourage familial soit loin!»

Levée de mythe

Aucune hésitation à lever le mythe qui voudrait que toute personne qui a déjà manqué de l'essentiel ne pourra jamais pratiquer la simplicité volontaire : «Nous rencontrons des paysans qui pratiquent la SV sans y avoir pensé. Des choses comme l'écologie sont ancrées en eux. Ce sont des sages qui disent qu'avant, on vivait juste avec l'essentiel, et que maintenant qu'on a tout, on n'est pas plus heureux».

Le bonheur

«Là-bas, avoue l'Algérienne d'origine, je me sentais individualiste car je ne cadrais pas avec la mentalité, mais l'hospitalité et la solidarité sont des valeurs ancrées en moi. Ici, j'ai le meilleur des deux mondes : Je peux vivre dans ma bulle et aussi continuer à aider. C'est l'harmonie.»

«En Afrique, ajoute le Togolais d'origine, les gens sont pauvres; ils vivent avec des vêtements déchirés et ne voient une voiture passer qu'une fois par mois. Mais ils sourient, ils sont en santé et ils sont heureux. Le bonheur, c'est ce qu'il y a dans sa tête, le sourire qui exprime ce qu'il a dans son coeur, la liberté d'esprit et de critique, l'équilibre entre son esprit et son environnement, être bien en soi-même pour être bien dans la société». ☞

Vous avez tout pour être heureux!

Diane Gariépy

Arriver à destination après un long voyage en avion ... et constater que les bagages n'ont pas suivi. Un classique! Longue attente, excuses, avance de quelques dollars pour acheter l'essentiel, le temps que la compagnie aérienne retrouve à Kuala Lumpur, Honolulu ou Buenos Aires, les deux valises d'effets personnels.

C'est dans ce contexte que je m'étais offerte pour accompagner deux jeunes Malgaches venus représenter leur association locale à l'assemblée générale internationale des Mouvements JECI/MECQ d'action catholique très engagés pour la justice dans les milieux étudiants universitaires. Chaque pays du Nord ou du Sud y déléguait ses militants «formés», ceux et celles qui allaient, au retour, dynamiser leur section locale.



Je disais donc que je m'étais offerte pour accompagner deux jeunes Malgaches qui n'avaient pu reprendre leurs valises sur le carrousel. Ça faisait déjà deux jours qu'ils se promenaient, la mine basse, avec un chèque de 50 \$ d'Air Canada pour acheter l'essentiel. Mais ils ne pouvaient le faire parce que la rencontre avait lieu à Rivière-des-Prairies, face au fleuve, au bout de l'île, là où il n'y a pas de magasins atteignables à pied. Ramener les deux Malgaches sur une artère commerciale et les guider un peu dans cette jungle marchande, c'était la commande que j'avais acceptée avec plaisir.

Ça a été long, ce magasinage. Manifestement, tout ce qui était offert leur semblait trop cher, même dans les rabais de sous-sol des magasins reconnus pour leurs bas prix, habitués qu'ils étaient de se serrer la ceinture dans leur pays, un des plus pauvres de la planète. On manque toujours de tout, à Madagascar. La survie des gens dépend de leur débrouillardise et du partage des maigres ressources laissées sur place après que le FMI et la Banque mondiale ont tout ponctionné avec leurs exigences scandaleuses.

Pour l'achat d'une brosse à dents et de quelques autres produits de toilette, nous sommes entrés à la pharmacie Jean Coutu. Et c'est là que l'un d'eux a craqué. En apercevant la rangée complète de déodorants, il s'est exclamé : « Mais vous avez tout pour être heureux! ».

J'entends encore, après une vingtaine d'années, l'intonation de cette phrase si révélatrice.

Ainsi, des gens « formés » à l'analyse sociale et préoccupés de travailler à l'avènement d'une société juste et communautaire, des jeunes habitués au partage et soucieux, chez eux, d'économiser pour n'acheter que l'essentiel, des militants ayant pour référence principale les valeurs et usages des pays du Sud, oui, des gens aussi forts qu'eux peuvent aussi craquer et confondre tout devant l'étalage chromé des « choix » racoleurs de la consommation.

La société de consommation fabrique des mirages auxquels il est bien difficile de résister! ☘

À vos plumes!

Avez-vous envie d'écrire sur la simplicité volontaire?

Faites-vous plaisir en structurant votre pensée avec des mots!

Le Simplicité-Cité est un des rares bulletins associatifs qui compte autant de membres participants.



Honorée d'avoir pu marcher sur la terre de ce pays

Hélène Levac

On sonne. J'ouvre et Jean, le gardien de la maison, me remet un sac de plastique que je lui avais donné la veille pour transporter son lunch. Il me le rapporte! Un sac de plastique si banal. C'est que Jean n'avait pas les moyens de se l'acheter.

Ça ne se passait pas au Canada mais bien à Madagascar, il y a de ça une vingtaine d'années. J'étais allée avec les deux enfants rejoindre pour quelques mois mon mari qui travaillait alors dans ce pays. Quitter le printemps de Montréal pour me retrouver dans l'automne austral. Vivre en situation minoritaire dans une ancienne colonie française. Découvrir un milieu. Ce ne fut pas une vie de touriste.

Quand les enfants vont à l'école, qu'il faut renouveler les chaussures, quand il faut faire l'épicerie chaque semaine, on est en plein dans la vie avec tout le monde. Se retrouver avec peu de possessions à sa disposition. Constaté que les gens de la place n'ont probablement pas plus, sinon beaucoup moins. Côté habillement, après quelques mois, j'ai été fatiguée pour ne pas dire tannée de porter toujours les mêmes vêtements. Au Canada, avec les quatre saisons et toute la gamme de températures à affronter, veux, veux pas, on a des vêtements d'hiver, d'été et d'entre saisons; on ne porte pas les mêmes tenues toute l'année. Composer un menu avec les produits que vendent les quelques épiceries et les marchés locaux. Nous avons quand même été choyés par la variété des viandes. Les pommes de terre sont d'une variété violette et, somme toute, ont le même goût que les blanches. Pendant les mois d'« hiver », que des bananes et des oranges, probablement venant de la côte. Quand le temps s'est réchauffé au début de l'été nous avons goûté aux litchis et été charmés par les mangues.

Avez-vous déjà eu l'impression d'être dans une vitrine d'exposition? On vous promène pour que les gens vous regardent. C'est l'impression que j'ai eue parfois en véhicule. À pied, c'était semblable, surtout à cause des enfants. Apprendre à être regardé, à se laisser regarder, sans s'en offusquer, sans s'en faire.

Les loisirs ont été occupés par la correspondance, la lecture (abonnement à la bibliothèque de l'Alliance française). Pas de télé dans la maison. Nous avons marché dans la ville. J'ai aimé aller au grand marché du vendredi mais sans y amener les enfants, vu la foule. La vie sociale tour-

nait autour de l'école, des sorties du dimanche. La famille a généralement cherché à vivre comme elle l'aurait fait à Montréal. Nous avons circulé à pied dans la ville dans la mesure du possible. Nous nous sommes intéressés à l'histoire du pays.

Je ne pouvais occuper d'emploi mais j'ai cousu à la main (vive le dé à coudre!), bricolé des jouets pour les enfants, toujours fait le souper et ciré mes chaussures, ce qui faisait sourire le gardien. Vu que mon mari travaillait, c'est moi qui magasinai quand un achat était nécessaire. J'ai cherché une poignée de remplacement pour un couvercle de chaudron; j'ai trouvé le manche d'un ancien tampon encreur qui a fait l'affaire. C'est à la troisième quincaillerie visitée que j'ai trouvé le fil électrique et la bonne fiche pour le branchement de la cuisinière. L'électricien que la compagnie d'électricité m'a envoyé était bien outillé et a fait un très bon travail; mais il a fallu tourner la cuisinière pour avoir un peu de lumière (c'était la fin de l'après-midi) : je n'avais jamais pensé mettre une lampe à piles dans mes bagages...

Un tiroir dans la cuisine recevait toutes sortes de petites choses : bouchons, bouts de ficelle, papier alu des barres de chocolat... Un jour, j'ai annoncé que nous pourrions manger des pommes de terre au four vu que j'avais assez de papier pour en emballer quatre! Le papier, rarement blanc, est utilisé avec très grande modération. Le papier hygiénique : un paquet de petits feuillets roses qu'il ne faut surtout pas utiliser comme mouchoirs (un des enfants a fait une réaction). Mouchoirs de papier? Introuvables. Nous achetons quelques mouchoirs de coton. Tout ce qui peut être réutilisé par les gens l'est. Nous essayons de faire de même.

La santé demandait une attention un peu différente d'ici. Attention au soleil qui tape fort sur la tête! L'eau potable a été une préoccupation de tous les jours. Tous les matins, il fallait faire bouillir l'eau à boire. En voyage dans le pays, acheter de l'eau embouteillée. Un maringouin dans la maison et c'était le branle-bas de combat. Il valait mieux être prudent : on a beau prendre des médicaments contre la malaria, certaines souches deviennent résistantes. Avez-vous déjà eu à faire prendre des médicaments à des enfants? Nous avons écrasé dans de la confiture les comprimés, les avons dissous dans du cola... en surveillant pour éviter que les enfants ne les fassent disparaître, jusqu'au jour où nous avons trouvé à la pharmacie de petits comprimés européens faciles à avaler.

J'ai dû m'habituer à avoir une employée domestique et un gardien. Là-bas, ce n'est pas vraiment un luxe. La présence de gens du pays est une protection et une source de

renseignements. Ils peuvent nous traduire ce qui n'est pas en français dans le journal. Ils ne savent pas comment nous vivons en Amérique du Nord. Ils nous croient très riches et sont surpris d'apprendre que, non, la plupart des familles n'ont pas de bonne, que nous avons des machines à laver, que nous lavons nous-mêmes la voiture, etc.

On se sent un peu gêné de voir parfois la misère, par exemple l'infirmier qui se traîne par terre. On est ému devant la grande pauvreté de certains : ainsi, certaines robes sont tellement rapiécées que l'on voit plus de pièces que de tissu original, et des gens fouillent les dépôts d'ordures. On retient des éléments anecdotiques : les véhicules dont pas un ne résisterait au premier matin d'hiver québécois, qui parfois roulent sur les ficelles. Et pourtant, les gens vivent, sourient, sont contents que vous ayez affaire à eux.

Après toutes ces années, qu'est-ce que j'en retiens? Qu'un mode de vie simple est plus humain, plus à même de nous aider à vivre dans n'importe quel milieu. Que la nourriture est une préoccupation journalière d'une bonne partie de l'humanité. Que la vie en société est essentielle. Qu'il est bon de se débrouiller avec ce que l'on a mais qu'il ne faut jamais cesser d'apprendre. Que l'on peut prendre son sort en main.

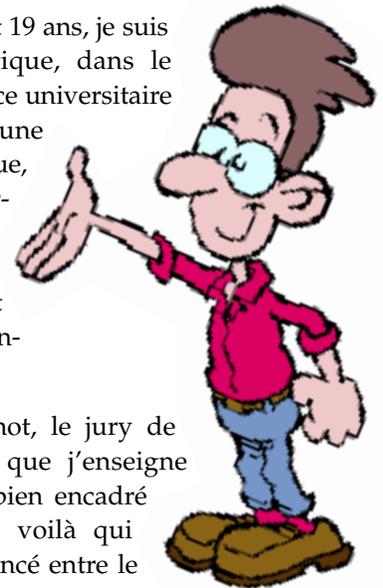
Je me suis sentie honorée d'avoir pu marcher sur la terre de ce pays et de vivre parmi ses gens. ☞

Mon séjour comme coopérant a changé ma vie

Jacques Fournier

En 1967, âgé de seulement 19 ans, je suis parti enseigner en Afrique, dans le cadre du SUCO, le Service universitaire canadien outre-mer, pour une période de deux ans. À l'époque, un simple Bac ès arts (B.A.) permettait d'enseigner dans les pays qu'on appelait alors le Tiers-Monde, qui manquaient cruellement de profs, l'indépendance étant toute nouvelle.

Comme j'étais plutôt jeunot, le jury de sélection avait recommandé que j'enseigne dans une capitale, pour être bien encadré par d'autres coopérants. Me voilà qui atterris au Togo, petit pays coincé entre le



Ghana et le Bénin qui s'appelaient alors le Dahomey, au fond du golfe de Guinée.

À Lomé, la capitale, je me présentai au directeur de l'enseignement. Il y avait par hasard dans son bureau le proviseur du Lycée de Sokodé, une ville située 350 km au nord de la capitale. M. Akumey était venu supplier M. Hauger de lui envoyer quelques profs supplémentaires pour son lycée de plus de 1 000 élèves. Et M. Hauger de sourire : «Voici justement le jeune M. Fournier qui fera l'affaire...».

C'est ainsi qu'à l'âge de 19 ans, je me trouvai à peu près le seul Québécois à 350 km à la ronde, dans la brousse togolaise. Payé par le ministère de l'Éducation du Togo, je gagnais 100 \$ par mois (en francs CFA), la même rémunération qu'un prof togolais. J'habitais un logement de fonction, partagé la première année avec un jeune Français. La seconde année, je me suis arrangé pour que d'autres Québécois du SUCO viennent me rejoindre dans ce petit paradis.

Je vous le dis tout de suite : je n'ai manqué de rien durant deux ans. D'accord, le frigo fonctionnait au pétrole : ce n'était pas assez froid pour garder de la crème glacée, chose que je n'ai pas mangée pendant deux ans. Il y avait de l'électricité quatre heures par jour, de 18 h à 22 h. Pas de clim évidemment. La centrale locale alimentée au pétrole se mettait en marche à heures fixes. Le soir, des élèves s'agglutinaient au pied des lampadaires publics pour avoir de la lumière afin d'étudier. Quelle motivation d'apprendre! Un camion-citerne apportait de l'eau (non potable) une ou deux fois par semaine, dans la citerne en ciment. On filtrait l'eau pour la boire. On mettait du permanganate de potassium dans l'eau pour la vaisselle, ce qui lui donnait une jolie couleur violette.

Pour créer quelques emplois, il était sociologiquement obligatoire pour un prof, étranger ou local, d'embaucher un «boy» (un «boy» pour deux profs) et un cuisinier (un cuisinier pour six profs en moyenne). On était gâtés! Notre cuisinier avait l'art d'apprêter le canard au sang, recette qu'un vieux cuisinier français lui avait enseignée. Il cuisinait aussi des viandes encore plus bizarres et étonnantes...

Le bulletin Simpli-Cité en version électronique

Vous avez une adresse courriel? Vous préféreriez recevoir le bulletin Simpli-Cité en version électronique?

Faites-le nous savoir en écrivant au RQSV à l'adresse suivante : coordination@simplicitevolontaire.org

Bref, j'ai vécu dans un mélange de confort (lorsque je me comparais avec la majorité de la population locale) et de simplicité volontaire (je n'ai pas parlé au téléphone à mes parents durant deux ans, faute d'argent, mais je leur écrivais souvent).

J'ai gardé de ce séjour des souvenirs impérissables, séjour qui a modifié ma façon de voir la vie et ses besoins quotidiens. D'une part, quelques années plus tard, je me suis acheté une maison plus modeste que ce que mes revenus m'auraient «normalement» permis d'acquérir. D'autre part, j'ai occupé des emplois que j'ai toujours adorés : je ne me suis jamais senti obligé d'avoir un «plan de carrière» et de progresser de façon démentielle dans l'échelle des revenus.

Maintenant retraité, je n'ai pas besoin de rechercher des revenus supplémentaires. Je dispose de mon temps et je fais en sorte d'être utile au plan social : 25 heures de militantisme-bénévolat par semaine, du temps pour faire de l'exercice physique (natation, vélo quotidien l'été, randonnée pédestre), les petits-enfants, la lecture et autres loisirs. J'ai appris de l'Afrique que la solidarité est une valeur centrale.

Bien sûr, avant de partir enseigner en Afrique, j'avais déjà pas mal le style scout : six ans de scoutisme m'avaient appris qu'on peut se débrouiller avec pas grand-chose. Mais j'ai approfondi cette façon de voir au Togo, parmi les Kotokolis, les Ewes, les Bassars et les Kabiyés. ☘

Ce que le «Sud» m'a appris...

Dominique Boisvert

J'ai travaillé pendant deux ans (1969 à 1971) en Afrique de l'Ouest comme coopérant SUCO et professeur dans un collège de niveau secondaire en Côte-d'Ivoire. Le collège était dirigé par des religieux étrangers et j'enseignais, entre autres, l'anglais. Mais j'avais surtout 21 ans et j'étais plongé dans la réalité des pays du Sud. Ce qui a marqué mes idées, mes valeurs et mes priorités pour le reste de ma vie.

On gagnait très peu par rapport aux revenus d'ici. L'accès à la consommation était réduit : il y avait deux cinémas pour la 2^e plus grande ville du pays et pas vraiment de télévision; une petite mobylette équivalait à nos autos d'ici. On travaillait aussi très fort (cours et activités parascolaires) mais on était heureux!

C'est demeuré, depuis, une source de questionnement et d'inspiration. Si je pouvais être heureux là-bas avec si peu (toujours par comparaison avec ici, même à cette époque), n'était-il pas possible d'être aussi heureux ici avec

beaucoup moins que ce qu'on nous présentait comme nécessaire? Ces sourires, cette simplicité parfois un peu rude, cette joie de vivre que bien des voyageurs ont remarqués dans ce qu'on appelle le tiers-monde n'avaient-ils pas quelque chose à nous apprendre pour notre vie d'ici et notre propre quête de bonheur?

J'ai appris du «Sud» à quel point tout n'est qu'une question de regard, de perspective. Chacun (individu comme société) vit comme s'il était le centre du monde et juge facilement l'extérieur à partir de ses certitudes. Vivre à l'étranger élargit les perspectives et multiplie les centres du monde, ébranlant et relativisant ainsi les certitudes. Être riche ou pauvre (je ne parle pas de misérable ou de nécessiteux) est toujours une question de point de vue, de comparaison : nous sommes tous et toutes «le riche de quelqu'un et le pauvre de quelqu'un d'autre», selon le côté où l'on choisit de regarder. Et le bonheur a souvent bien peu à voir avec la quantité d'argent, de biens, de «progrès», de modernité ou même de culture que nous possédons.

J'ai appris du «Sud» la diversité des expériences et des croyances. Difficile, au retour, de prétendre avec assurance que notre façon de vivre est la meilleure, que nos postulats philosophiques, notre système économique et notre univers culturel méritent de s'imposer au reste du monde comme étant universels. Certes, bien des conquêtes, des convictions et des réalisations du «Nord» sont admirables et constituent une contribution précieuse à l'héritage commun de l'humanité (reconnaissance de l'individu et de la liberté, droits humains, découvertes scientifiques et technologiques, etc.). Mais tous ces bienfaits comportent aussi inévitablement leur face négative (individualisme, solitude, concurrence féroce, fuite en avant, épuisement des ressources, etc.). Notre richesse (selon nos critères occidentaux) est incomparablement plus grande que dans bien des pays du Sud; mais notre bonheur individuel et collectif (selon notre autoévaluation) n'est certainement pas plus grand dans les mêmes proportions!

J'ai appris du «Sud» l'importance, les grandeurs et les contraintes de l'incarnation dans sa propre société. Certes, on peut et on doit apprendre beaucoup des autres, de la différence, de l'étranger. On peut apprendre qu'il est possible de donner la priorité au temps de vivre et aux relations avec les personnes, qu'il est possible de vivre heureux avec bien peu, qu'il est possible de développer une économie qui ne repose pas sur l'optimisation de la production ou des rendements, qu'il est possible de partager un «vivre ensemble» qui repose sur des équilibres différents entre individus et collectivité. Et on doit surtout apprendre que chacune de ces façons de vivre comporte à la fois ses avantages et ses inconvénients. Mais qu'ultimement, chacunE

ne peut faire l'économie de vivre dans sa propre culture : en étant conscient de ses forces mais également critique de ses faiblesses, en participant activement à son développement mais également à sa transformation. En acceptant humblement de n'être «que» lui ou elle-même, mais ouvertE aux apports de l'autre.

J'ai enfin appris du «Sud» le besoin et l'urgence de la solidarité humaine, certes («nul n'est une île»), mais plus encore de la justice : entre les individus comme entre les peuples, entre les pays comme entre les continents. Nous n'aimons pas l'entendre mais notre «richesse» repose largement sur leur «pauvreté», notre «développement», sur leur «sous-développement», notre liberté, sur leur oppression, notre progrès, sur leur exploitation. Bien sûr, il faudrait nuancer ces affirmations globales. Mais sur l'essentiel, ces affirmations sont fondamentalement justes : au niveau mondial et planétaire, l'argent ne pousse pas (encore) dans les arbres; s'il se crée de la richesse, c'est qu'il y a des femmes et des hommes qui ont «sué» pour la créer et si je peux manger autant de viande, c'est parce que l'immense majorité des humains de la planète ne peut pas en manger autant que moi!

Dès que j'arrivais dans un nouvel appartement

Je disposais mes bouquins sur la table.

Tous déjà lus et relus.

Je n'achetais un livre que

Si l'envie de le lire était plus forte

Que la faim qui me tenaillait.

[...]

Un jour, j'ai acheté un livre

Sans en avoir le pressant besoin.

Il est resté trois mois sans être ouvert

Sur la petite table de cuisine

Parmi les oignons et les carottes.

Aujourd'hui je constate qu'il me reste à lire

Une bonne moitié de ma bibliothèque.

Dany Laferrière, L'énigme du retour

Au fond, ce que j'ai appris du «Sud», c'est la nécessité inéluctable de la simplicité volontaire. Peut-être pas sous ce nom-là, mais ça n'a aucune importance! Si nous voulons pouvoir continuer à vivre sur cette planète pour les générations à venir, à commencer par celle de nos enfants et de nos petits-enfants, chacunE de nous au «Nord» devra réduire sensiblement son « empreinte écologique », c'est-à-dire la part des ressources de la planète accaparée quotidiennement par son mode de vie. Car la planète étant limitée et les humains qui la partagent étant chaque jour plus nombreux, la part des ressources disponibles pour chacunE ne peut aller qu'en diminuant. « Vivre plus simplement, pour que les autres puissent simplement vivre », selon l'invitation qu'on attribue à Gandhi. Simple question de justice, oui. Mais surtout simple question de bon sens. Surtout si on espère non seulement survivre, mais aussi survivre sans trop de conflits.

Le « Sud » prend chaque jour plus d'importance dans le monde : démographiquement, politiquement, économiquement. Il suffit d'évoquer la Chine et l'Inde pour s'en convaincre. Et ça ne fait que commencer. La sagesse nous invite instamment à la simplicité volontaire. Avant qu'elle ne devienne dangereusement involontaire. ☞

Derrière la société de consommation

Yan Fortin

Il est intéressant de constater que les États-Unis sont considérés comme faisant partie des pays les plus riches du monde alors qu'à y regarder de près, c'est loin d'être le cas. Selon le Bureau of Labor Statistics du gouvernement américain, le revenu annuel moyen d'une famille américaine était aux alentours de 30 000 \$ dans les années 1960. Pour conserver le même pouvoir d'achat, aujourd'hui, il faudrait que cette même famille ait un revenu de plus de 200 000 \$! Juste pour vous donner une idée de la baisse de la valeur de la devise américaine : un dollar américain d'aujourd'hui en valait environ deux cents, il y a 100 ans. Résultat : la perte de pouvoir d'achat, augmentant ainsi le recours au crédit pour survivre dans cette société ou pour maintenir une illusion de richesse matérielle dictée par les sirènes de la publicité.

La société de consommation est en train de coloniser notre planète parce que c'est un système qui doit croître pour survivre. On constate qu'il reste de moins en moins de pays dans le monde qu'elle n'a pas colonisés. On a juste à aller dans les grandes villes pour constater que de plus en

plus, elles se ressemblent toutes : publicité et consommation au nom de la mondialisation, qu'on soit à Sydney, Buenos Aires ou Tokyo. La Papouasie est un exemple de pays où ledit développement économique n'était pas très avancé jusqu'à ce jour. Mais des corporations internationales et des compagnies de téléphones cellulaires l'ont pris d'assaut pour y construire des réseaux et vendre à sa population la nécessité d'avoir un portable, alors que les aborigènes commencent à peine à découvrir les bienfaits de l'électricité.

Si être riche dans nos sociétés occidentales signifie vivre dans une maison qui n'est pas payée, conduire une voiture qui n'est pas payée, acheter de la nourriture à crédit, porter du linge dernière mode qui n'est pas payé, pourrait-on considérer que nous, les gens endettés, avons l'équivalent des gens du tiers-monde qui n'ont pas grand chose? J'avoue que c'est une drôle de comparaison mais un fort constat en même temps. Faut-il posséder beaucoup de biens qui appartiennent aux banques (hypothèque, prêts personnels, etc.) ou n'avoir que l'essentiel mais sans rien devoir aux banques? Voilà matière à réflexion.

Imaginons que demain matin plus aucun crédit n'est disponible dans nos sociétés occidentales. Comment pourrait-on vivre? Très peu de gens s'en sortiraient, même pour payer l'épicerie. Et quand je parle de crédit, je parle dans le sens très large du terme : hypothèques, cartes de crédit, prêts, etc.

Le problème est beaucoup plus vaste que simplement dire qu'on consomme trop et qu'il y a trop de crédit. Malheureusement, dans nos sociétés occidentales, tout est devenu marchandise, et ce, dans toutes les sphères de nos vies : notre santé, nos pensées, le travail, l'information, l'actualité, nos relations, nos modes de vie, l'environnement, l'éducation de nos enfants, etc. N'importe quoi a un signe de dollar systématiquement attaché. Nous sommes complètement pris dans cet engrenage, bien malgré nous. Sur le site Internet «De la servitude moderne» <http://www.delaservitudemoderne.org>, on appelle cela «le système totalitaire marchand» et cela porte très bien son nom : aucun système n'a été aussi totalitaire dans l'histoire de l'humanité!

Personnellement, je suis devenu très conscient de mon propre conditionnement et je suis maintenant capable de décoder les messages, de voir ce que les nouvelles ne disent pas, de lire entre les lignes des journaux et de voir dans quel cirque on nous demande de jouer tous les jours. Et c'est entre autres pour toutes ces raisons que je suis un adepte de la simplicité volontaire. Il est très difficile d'échapper au système, à moins de devenir conscient de son conditionnement et de ses

comportements. Ma façon de pratiquer la simplicité volontaire est l'un de mes moyens pour me débrancher psychologiquement de cette machine en connaissant davantage son jeu, ses règles, ses origines, son histoire et ses intentions ultimes.

J'essaie aujourd'hui de me mettre dans la peau d'une personne immigrante qui arrive dans un système totalitaire marchand comme le nôtre. Je présume que ce qui attire les immigrants ici au Québec ou au Canada ou dans les pays occidentaux est la surabondance et la projection du bonheur via la consommation frénétique, les faux sourires à la télévision et probablement l'espoir de vivre l'illusion de liberté du rêve américain.

Ce qui me réconforte, c'est que des changements majeurs dans nos sociétés occidentales sont à nos portes et les gens commencent de plus en plus à reconnaître l'engrenage dans lequel ils sont pris. La simplicité volontaire fait partie des solutions. Rebâtir son réseau communautaire, l'entraide et le partage seront d'autres outils et moyens pour passer à travers les temps difficiles qui s'annoncent.

Bien que la simplicité volontaire soit un moyen essentiel pour naviguer à travers le système, je crois par contre qu'il est de notre responsabilité de faire nos propres recherches et lectures pour aller chercher les informations et de connaître ce qui se cache derrière la société de consommation. ☞

*Je me souviens que je me jetais au lit
Pour tenter d'atténuer cette faim
Qui me dévorait les entrailles.
Aujourd'hui, je dors plutôt
Afin de quitter mon corps
Et de calmer ma soif des visages d'autrefois*

Dany Laferrière, L'énigme du retour

Très bon ou le meilleur?³

Jacques Fournier

Le Premier ministre de Terre-Neuve a été opéré pour le coeur aux États-Unis, alors que, selon des médecins, il aurait pu être très bien traité ici. Qu'est-ce qui pousse une personne à se faire opérer là où sont offerts ce que certains appellent « les meilleurs » soins? Pourquoi ne pas se contenter de recevoir des soins de très haute qualité ici même?

L'idéologie qui domine actuellement la planète, c'est qu'il faut être les meilleurs. Il ne faut plus se contenter d'être très bons. Cette mode est dangereuse. Elle justifie toutes les surprimes offertes aux spéculateurs. Elle encourage la croissance des écarts de revenus. Elle cause un stress à des millions d'individus qui ne demandent qu'à faire un travail de haute qualité, mais pas nécessairement à être les meilleurs. En voulant devenir « le meilleur », Toyota n'a-t-il pas négligé la qualité de ses produits?

Il y aurait lieu de faire un bon exercice de réflexion collective sur ce qu'il faut vraiment rechercher comme société, pour le bien-être de tous et toutes. La vraie vie, ça ne peut pas être les Olympiques tous les jours. ☞

Réponse à une demande de boycottage rotatif de pétrolières⁴

Alain Vézina

Nous avons maintenant l'habitude de recevoir par courriel des invitations à participer à diverses campagnes de soutien liées à une cause susceptible d'être d'intérêt public. Certains d'entre nous s'y attardent, d'autres peu ou jamais ou s'en méfient.

Ces campagnes et les courriels qui en sont l'un des véhicules sont parfois le fait direct d'organisations reconnues et communément identifiables auxquelles nous avons déjà porté un certain appui. Dans d'autres cas, c'est la trame d'un réseau qui se manifeste. Une connaissance ou une connaissance de connaissances fait circuler une missive qu'elle juge importante. L'objet de notre attention ici relève du second cas.

Comme il ne s'agit pas de la première du genre, la plupart d'entre vous savent déjà de quoi il retourne au regard de notre titre. Vous reconnaîtrez déjà simultanément le procédé

³ Lettre parue dans Le Devoir du 26 février 2010

⁴ Ce texte est une version abrégée, avec la permission de l'auteur, d'un texte qui sera possiblement rendu disponible sur le site Internet du RQSV ou dans le Carnet des simplicitaires au cours des semaines à venir.

et l'objectif proposés. Il s'agit d'un boycottage ciblant à tour de rôle les postes d'essence d'une compagnie pétrolière. Cela afin d'amener cette dernière à initier une baisse de prix à la pompe qui finira par être imitée pas ses concurrentes, au grand plaisir de l'automobiliste en nous.

Il me paraît évident que nous ne remporterons pas les défis du présent chacun chez soi, ni non plus en continuant uniquement à faire le travail socialement requis pour assurer notre solvabilité. L'état de non-convergence productiviste de l'économie et de l'écologie est toujours aussi manifeste.

L'effet rebond

Il nous faut nous intéresser à ce que l'on appelle l'effet rebond. Un exemple réel pour l'illustrer : la compagnie indienne Tata dit être capable de produire et vendre des automobiles à essence pour 2 500 \$ sur le marché du Sud-Est asiatique. Ceux d'entre vous qui auront accroché favorablement à la campagne visant à maintenir les bas prix de l'essence seront ou sont enthousiasmés par une telle perspective. Pouvoir acquérir une auto neuve, ici, pour disons 7 000 dollars.

Il s'agit d'un prix susceptible de rendre accessible une automobile à encore plus de gens, ici et un peu partout dans le monde. Une situation susceptible d'accroître la demande d'essence et ultimement sa rareté et son prix. Au Québec, durant les vingt ans terminés en 2007, sans aucune voiture Tata, le parc automobile a déjà augmenté de 60 % alors que la population n'a augmenté que de 10 %. En région, les étudiants qui, encore dans les années 70 voire aussi 80, se rendaient pour plus de 90 % autrement qu'en voiture à leur école, y vont maintenant avec leur propre auto ou empruntent l'une des autos familiales. Chacun, parent et étudiant, se félicite de l'autonomie de mobilité acquise.

Rachad Pandaouri, directeur du GIEC (Groupe international d'étude sur le climat lié à l'ONU) et Indien lui-même, s'est ouvertement alarmé de voir apparaître des automobiles à si bas prix. L'idéologie des bas prix a son corollaire politique, une alliance sociale autour de la productivité du capitalisme, dont la plupart d'entre nous sont conformément partie prenante.

La norme de consommation

L'effet rebond survient lorsqu'une économie d'argent pour un bien permet d'en consommer un ou plusieurs supplémentaires. Ce qui ne manque pas de se réaliser. La conséquence est une hausse de la norme de consommation, une hausse de ce qu'il est normal de consommer, qui s'ajuste et se miroite au regard de ce qui se passe dans notre

voisinage, parmi nos amis, dans notre famille. On détecte et assimile la qualité du Vivre dans ce que l'on envie chez ce que font les autres. On identifie le Vivre à cette norme.

Les villes, nord-américaines surtout, et les banlieues telles que nous les connaissons sont impensables sans une

La vie sur terre est un cadeau inespéré

Il faut écouter cet homme-là.

Ses mots ne tombent pas du ciel; ni ne proviennent de cénacles bien-pensants. Ils ont le poids d'une ligne de vie exceptionnelle, mêlant l'expérience rugueuse du contact au réel à l'engagement sans faille au service des convictions. Pierre Rabhi vient de loin et il ne doit rien à personne. L'époque n'a pas fait de cadeau à ce petit gosse du désert algérien, s'échissant à mille boulots pour survivre, débarquant en France pour faire tourner les usines puis arrachant la subsistance de sa famille à des champs de cailloux ardéchois. Mais Pierre a tenu le coup. Et il a fait de son itinéraire personnel le fondement d'une réflexion profonde et singulière.

On a peine à le croire tant les difficultés qu'il a dû affronter se sont montrées abruptes mais Pierre considère que la vie sur terre est un cadeau inespéré. Il se réjouit chaque jour de pouvoir entretenir un rapport apaisé au monde qui l'entoure, dont il perçoit d'abord la beauté et l'harmonie. Le mal-être, si profondément ancré dans les psychés contemporaines, semble ne pas l'atteindre. Pierre est heureux de vivre parce que la nature l'enchanté et qu'il ressent la vie comme un éblouissement. Ainsi est-il spontanément attaché à l'existence et à tout ce qui est, à tout ce qui vibre, palpite ou se transforme, ainsi tire-t-il sa force et ses valeurs de cet humus fondamental. Mais c'est aussi là, dans cette matière vivante, qu'il puise sa révolte, une révolte puissante et pacifique qui accompagne chacun de ses actes de vie.

Préface de Nicolas Hulot, dans
Pierre Rabhi, Manifeste pour la Terre et
l'Humanisme
Éditions Actes Sud, 2008

énergie à bon marché, en l'occurrence le pétrole. Elles en sont le produit composé. Cette situation correspond encore à l'état présent des prix, mais plus pour très longtemps.

Le progrès dont on jouit est venu avec un oubli collectif, oublié né avec l'économie inattentive propulsée à grande vitesse par une forme d'énergie à bas prix, les énergies fossiles (du charbon puis du pétrole et enfin du gaz) dans l'oubli de la nature. Ceux qui sont nés avant les années 80 peuvent aisément se rappeler le peu de crédit que l'on donnait socialement aux écologistes avant les années 90. Cela a finalement changé très sensiblement depuis, les écologistes s'avérant être des scientifiques du plus haut niveau, ceux qui sont capables d'une vision « intégrative » du réel.

C'est d'ailleurs par ce dernier aspect que pèchent les campagnes visant à maintenir le bas prix de l'essence. Elles manifestent une vision cloisonnée du réel, une vision refermée sur l'intérêt immédiat, tentant de se justifier, la poutre dans l'oeil, en voyant la hausse des prix comme conspiration lucrative, fruit de la richesse et du pouvoir éhonté des pétrolières. Sa conséquence, peut-être non voulue, est de soutenir l'effet rebond.

À la vue des bouleversements environnementaux en cours, ne doit-on pas plutôt conclure qu'il y a trop de pétrole? Il est consommé avec obsession, car il a presque tous les avantages face aux autres formes d'énergie. Il y a trop d'énergie à bas prix affectée à transformer la planète avec excès et rapidement, pour la seule humanité riche, sans accorder leur territoire aux autres espèces dont dépend l'ensemble du système terrestre, nous inclus. L'énergie ne manque pas, au contraire. C'est la transition énergétique qui s'avère périlleuse.

Que peut-on faire alors?

Nonobstant les mesures de redistribution qui seront requises, il faut accepter que l'essence soit davantage taxée. C'est le meilleur moyen d'en limiter/contrôler la consommation tout en demeurant capable d'en réaffecter la richesse vers une transformation du monde plus limitée, moins productrice d'individualisme, contrôlée publiquement et renouvelable. Voir à ce que ces taxes soient remises aux localités – à la vie sociale locale – au premier chef, dans la mesure où elle s'affecte (nous nous affectons) énergiquement de « soutenabilité » écologique.

Pour ce faire, il faut accepter d'élargir le domaine commun (non étatique) contre le domaine privé. Donner préférence et crédits préférentiels aux communautés locales. C'est la condition d'un faire ensemble réel. Il y a un mouvement international qui prend son essor à ce propos. Il provient d'Angleterre, est présent aux États-Unis, en

Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada anglais et depuis peu au Québec. Plutôt qu'à ces inconséquentes campagnes de boycottage rotatif des pétrolières, intéressez-vous plutôt au mouvement social des villes en transition (www.transitiontowns.org). On y préfère le terme de sociétés ou communautés résilientes à celui de développement durable trop facilement convertible en capitalisme vert.

L'essence à 1,50 \$/litre

Au milieu des années 1950, le professeur Hubbert de Harvard a indiqué à la population américaine que le territoire des États-Unis connaîtrait son pic de production pétrolière en 1970. Il ne s'est pas trompé d'une seule année.

Une fois sur la pente descendante, la production de pétrole ne pourra plus jamais satisfaire la demande réelle ou potentielle. Les prix s'envoleront. Cette demande sera aussi lourde d'inertie que notre attachement à la trame des infrastructures objectives que les énergies fossiles ont contribué à façonner et à construire. Impossible de s'y soustraire avec aisance.

Le pic de production mondiale de pétrole se précise à son tour pour 2014 selon plusieurs études récentes de grande envergure. Hésitantes encore il y a peu, elles tendent maintenant à converger dans l'anticipation de ce moment. Les découvertes au demeurant fort probables de nouveaux gisements de même que le temps pour les mettre en production sont pris en compte.

Sans la crise économique actuelle, ce pic de production serait survenu plus tôt. Oui, le prix de l'essence à la pompe pourrait atteindre 1,50 \$ le litre très rapidement, surtout s'il y a relance économique.

Dans le nouveau contexte, à l'approche du pic final de production, le prix de l'essence est destiné à fluctuer sans cesse avec le niveau de l'activité économique mondiale. La hauteur de ce prix affectera à son tour l'économie avec promptitude. On parle de fluctuations économiques en W. Dans l'avenir prévisible, il n'y aura plus de croissance économique sans fortes hachures et crises.

Rétrospectivement, il eût mieux valu avoir un prix de



1,50 \$ le litre déjà depuis quelques années, ou plutôt un taux de taxation de 80 % comme en Europe (90 % voire 100 % en Norvège) contre seulement 40 % ici. Là on paie le litre d'essence plus du double du prix payé ici.

Ce qui aurait permis de laisser davantage de pétrole inexploité dans les gisements, moins d'argent aux pétrolières en raison d'une demande plus faible et en fonction de la partie extraite et vendue, plus d'argent public pour opérer les transitions sociales et énergétiques nécessaires. On peut penser que les taxes élevées en Europe ont contribué à maintenir les prix sur une plus longue période, ici et partout ailleurs.

Savoir habiter un lieu

L'aménagement du territoire et l'urbanisme sont au cœur d'une vision intégrée de l'habitat nous préservant de l'abus d'énergie et d'une contribution à la perte de biodiversité. Non sans dommage, sur le plan des urgences écologistes, le discours sur le réchauffement global est le plus institutionnalisé, le plus médiatisé et le moins mal assimilé. Cela laisse trop souvent en blanc la question de la biodiversité, tout aussi cruciale. Bien que cela puisse changer à l'avenir, environ 25 % de la perte de biodiversité qui actuellement se poursuit à 1000 fois le rythme historique préindustriel est expliquée par le réchauffement global.

Ainsi, savoir habiter un lieu, un territoire est devenu une problématique à dénouer en s'activant de toute notre conscience et toute notre attention. Il faut voir à ce qu'elle occupe l'avant-scène de l'esprit collectif et d'une bonne part de nos institutions.



Non trop perturbé, le système terrestre (Gaïa) se reproduit immensément, gratuitement sur la base des services que la Nature se rend à elle-même. C'est notre base commune, le processus vital à protéger, exigeant que nous évitions d'occuper tous les territoires.

Tout se joue donc en fonction de ce qu'on fera de l'usage des surfaces (sols, forêts, rues, terrains privés ou publics), sachant que la façon de faire actuelle est abusive, déséquilibrée, et anthropocentrique, trop centrée sur les seuls besoins à courte vue d'une humanité consumériste. D'une

humanité qui se voit jouer des tours par la vie sociale contemporaine, privilégiant une production à destination privée et privative (individualisante) avec ses normes, ses valeurs et ses illusions.

En somme, l'habitat possible (dans sa diversité) n'est pas celui que nous avons, n'est pas celui déjà là et que l'on promeut toujours à grand coup de subventions pour les routes et de prêts hypothécaires et personnels mis en place pour écouler les fruits de la productivité capitaliste. 

Comment dompter notre « capitaliste intérieur » : Une morale de l'autolimitation a-t-elle encore un sens aujourd'hui?

Christian Arnsperger

Extraits de l'exposé de Christian Arnsperger FNRS & UCL au Séminaire des Amis de la Terre, Louvain-la-Neuve, Samedi 13 décembre 2008.

Le texte complet est disponible sur <http://www.amisdelaterre.be/spip.php?article552>

1.- Il n'est pas très fréquent, de nos jours, qu'un économiste essaie de relier des enjeux économiques à des questions de « morale ». Ce mot, d'ailleurs, a singulièrement perdu de son lustre et il est le plus souvent associé au cléricisme et à la bigoterie ou, en tout cas, à un autoritarisme disciplinaire qui rappelle la sévérité plutôt rigide des maîtres d'école d'antan. Qu'est-ce que la morale, sinon une série de prescriptions qu'on accepte en maugréant et qu'on avale en grimaçant, comme autant de cuillerées d'huile de foi de morue?



Pourtant, et à l'encontre de ces clichés d'Épinal, je voudrais suggérer que sans un retour de la morale – définie comme une réflexion sur nos moeurs et une discipline concernant nos actes – certaines des questions économiques les plus importantes de notre époque ne pourront pas être résolues comme elles le devraient.

En tant qu'économiste, je suis issu d'une tradition de pensée qui, dès le XVIII^e siècle, a posé l'économie comme une science morale. En d'autres termes – et pour utiliser encore un autre mot de notre patrimoine philosophique aujourd'hui passé de mode – l'économiste étudiait les

«passions» des individus et la façon dont ces passions, entrant en collision les unes avec les autres dans l'espace économique (sur le marché, notamment), se régulaient mutuellement. L'économie comme science de la régulation des passions humaines : telle pourrait être une caractérisation assez fidèle du projet humaniste des pères fondateurs de l'économie politique.

Dans la tradition des Lumières écossaises, deux penseurs majeurs ont fini par marquer de leur sceau durable la manière dont l'économiste envisage cette régulation des passions humaines. David Hume et Adam Smith, tous deux préoccupés par nos passions et aussi par nos «sentiments moraux», ont inauguré toute une tradition philosophique qui, encore aujourd'hui, traverse la science économique : la tradition de la transmutation des passions en intérêts. Ayant chacun intérêt à ce que ses passions puissent être vécues sans l'intrusion brutale des passions d'autrui – qui, de son côté, a le même intérêt – nous avons tendance à consentir à la régulation économique de nos passions.

[...]

4.- Derrière la mécanique de la croissance capitaliste, il y a une figure d'être humain bien particulière. Un être humain qui confond ses petites et éphémères envies avec le Désir «majuscule», et qui dès lors vit de plus en plus (pour le plus grand bonheur des vendeurs de tout poil) comme si chacune de ses envies était, sur le moment, un besoin urgent. Ne vous laissez dire par personne que cette confusion entre besoins, envies et Désir fait partie de la soi-disant «nature humaine»! C'est complètement faux. L'homo consumericus est tout simplement un être malade qui a renoncé à la seule chose qui (toutes les spiritualités l'ont toujours su) peut faire renaître son Désir à bonne distance de ses envies compulsives – le renoncement ... Le grand mensonge du capitalisme, c'est de nous avoir persuadés qu'être libérés du besoin, ce serait nécessairement avoir renoncé au renoncement, cet ennemi de la «croissance» et de l'«innovation»!

Le mot «renoncement» sonne vieux jeu. Il suggère la vieille religiosité, tout comme le mot «abstinence» qu'on ose à peine utiliser de nos jours. Et pourtant, si vous regardez les implications d'un dépassement du capitalisme aujourd'hui, elles pointent directement vers une série de renoncements auxquels il faudra bien consentir collectivement si nous voulons éviter que la catastrophe anthropologique que le capitalisme nous prépare soit complète.

Quelles sont les pistes éthiques d'un dépassement du capitalisme? Elles sont essentiellement contenues dans deux mots : d'une part, démocratisation (renoncement à la hiérarchie capitaliste et ses prestiges); d'autre part, simplification (renoncement à l'anarchie capitaliste des envies et

à ses vertiges). La démocratie d'entreprise sera la seule façon de défaire les rouages d'une exploitation qui se drapait sous les atours d'une «compétitivité» destructrice; la simplicité volontaire sera la seule façon de défaire les rouages d'une aliénation qui se drapait sous les atours d'un «bonheur» illusoire.

Il se trouvera encore longtemps des gens pour dénigrer, plus ou moins ouvertement, l'idée de décroissance démocratisée et l'idée – qui lui est étroitement liée – d'un revenu universel de base perçu par tout citoyen indépendamment de son statut de travailleur. Pourtant, les simples faits bruts finiront par donner tort à nos «prolongeurs de courbes» qui pensent que le modèle économique actuel peut toujours être réaménagé de l'intérieur. Vouloir que l'économie redevienne et reste une science morale, c'est inévitablement s'ouvrir à ces toutes nouvelles normes pour produire et consommer ensemble et – fine finalis – à de toutes nouvelles et très anciennes façons d'être humains.

L'éthique de la démocratisation et de la simplification n'est pas une éthique de la facilité. En fait, l'approfondir et la mettre en oeuvre demande un renoncement à notre manière «habituelle» de gérer nos inquiétudes face à l'existence, à la vie et à ses difficultés, à la souffrance et à la mort. En réalité, ce capitalisme exploiteur et aliénant auquel nous nous sommes habitués depuis deux ou trois siècles, et qui nous susurre les idéaux de croissance, d'efficacité, de rapidité, de nouveauté, etc. - ce capitalisme-là est l'un des moyens que nous avons inventé, nous hommes d'Occident, pour braver et sublimer l'ennui et la mort. L'éthique de la démocratisation exige que le pouvoir économique ne soit plus utilisé par les possédants comme dérivatif à leur peur du manque; l'éthique de la simplicité exige que les objets

**Faites lire le Simpli-Cité :
Abonnez-vous en double
ou en triple**

... et distribuez les exemplaires du Simpli-Cité dans votre entourage (amis, camarades de travail, voisins...) et demandez-leur de vous les remettre avec leurs commentaires pour entamer un dialogue sur la simplicité volontaire.

matériels et mentaux ne soient plus utilisés par nous tous comme dérivatifs à notre peur du manque. Si nous acceptons la démocratie économique, la décroissance conviviale et l'allocation universelle comme bases de notre existence économique post-capitaliste, un grand progrès humain, un profond développement spirituel pourra être amorcé. Est-ce que nous y sommes prêts? ☞

Passer du «NON» au «OUI»

Diane Gariépy

Il y a les gens qui sont «contre» : contre l'installation de vastes parcs d'éoliennes parce que cela défigure les paysages; contre le harnachement des cours d'eau pour faire plus d'électricité; contre l'emploi des insecticides en agriculture; contre le bruit des avions qui décollent à Saint-Hubert; contre la pêche excessive, les chalutiers, le braconnage et la chasse illégale; contre les îlots de chaleur en ville; contre la vitesse des autos à l'approche des écoles; contre le smog et la pollution; contre la brutalité envers les animaux; contre la construction de nouvelles autoroutes; Alouette! Sans compter ceux qui sont «pour être contre», comme dans le réflexe du «pas dans ma cour» (pour les sites d'enfouissement, les maisons de transition, etc.).

Ces temps-ci, il y a un débat fort intéressant autour du projet de réfection de l'échangeur Turcot à Montréal, où deux visions de société s'affrontent :

le passé : toujours plus d'autos? il faut donc construire plus de voies rapides pour que la fluidité de la circulation assure la croissance de l'économie;

l'avenir : toujours plus de bruit et de pollution? il faut repenser complètement le développement des dernières

décennies pour éviter l'accumulation de tous les irritants mentionnés plus haut et plus encore (changements climatiques, pic pétrolier, etc.), et diminuer la circulation automobile au profit du transport en commun... et de la qualité de vie, en général.

À deux ans, un bambin découvre qu'il est quelqu'un et l'exprime par de vigoureux «NON». Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il arrivera à faire sa place en pouvant utiliser de plus en plus de «OUI».

Actuellement, je pense que notre société a deux ans : elle s'exprime beaucoup en disant «NON». Mais il y a un corollaire : si par exemple tout le monde est CONTRE les sites d'enfouissement, il faudrait bien que l'on arrive à être POUR la diminution des déchets! Et donc pour la diminution de la production, de la consommation exagérée et... de la publicité!

Notre société doit apprendre qu'il y a, pour construire une collectivité plus heureuse, quelques «OUI» particulièrement importants à dire ces temps-ci : OUI à la diminution de la consommation de pétrole et de l'électricité; OUI aux achats locaux, au bio, au vrac, au jardin potager (même et surtout en ville); OUI aux activités communautaires d'échanges de biens et de services; OUI à la diminution des achats inutiles et à durée limitée; bref, OUI à une vie plus dépouillée du superflu pour être plus centrée sur l'essentiel.

On pourrait alors voir apparaître, sur la place d'une ancienne autoroute, des allées piétonnières desservant des habitations familiales, des espaces verts et des petits commerces. Dans les transports en commun, on pourrait voir plein de gens de bonne humeur qui lisent, rêvassent ou se parlent en se rendant au travail. On verrait des parents moins stressés et impatientes avec leurs enfants. L'économie pourrait attendre... Heureux et en santé, on serait tout simplement occupés à vivre.

Que faire de nos existences pour que ce que nous allons chercher ailleurs soit trouvable ici, dans le voyage de la vie qui nous a été donnée à la naissance? Car c'est ici que commencent tous les voyages, nourris des seuils invisibles que le passage rend sensible, à condition que nous prêtions aux chemins qui les franchissent toute l'attention qu'ils méritent. Pour le tourisme, la destination importe plus que le chemin, réduit à n'être qu'un tunnel spatio-temporel sans importance, simple transit, routier ou aérien, entre des lieux sans intérêts et uniformes (aéroports, échangeurs routiers, aires d'autoroutes...). Or, il convient pour qui entend voyager de rendre à l'itinéraire toute sa mesure, toute sa puissance d'éveil, d'attention, de transformation. [...]

Rodolphe Christin Manuel de l'anti-tourisme Écosociété 2010 106 pages



Quand les «OUI» auront suffisamment remplacé les «NON», nous serons en mesure de construire cet «autre monde possible» où les indices de bonheur auront remplacé les indices de croissance de l'économie...✂

Même les églises se mettent au vert!

Dominique Boisvert

9 février 2010 : 150 personnes se réunissent à Pointe-Saint-Charles pour le 1^{er} colloque des églises vertes au Québec. J'y représentais le RQSV. Qu'est-ce que ce nouveau machin? Et en quoi cela peut-il concerner la simplicité volontaire?

Le mouvement des églises vertes existe, comme projet pilote oecuménique, depuis 2006. Avec son dynamique coordonnateur, Norman Lévesque, et son comité d'orientation formé de représentants de diverses Églises, il vise à aider les églises (et les Églises) des différentes confessions chrétiennes, c'est-à-dire et les bâtiments et les organisations de croyantEs, à mieux comprendre leur place dans l'environnement et par conséquent, à mieux le protéger de mille et une façons.

Les églises sont souvent des morceaux de notre patrimoine culturel et architectural; mais elles sont devenues peu fréquentées tout en coûtant une fortune à chauffer, à entretenir et à rénover quand cela est nécessaire. Comment peuvent-elles diminuer leur impact sur l'environnement (ne fût-ce qu'en réduisant la quantité d'énergie nécessaire pour le chauffage et l'éclairage)? Mais plus encore, les Églises sont encore une organisation sociale qui rejoint des centaines de milliers de personnes au Québec et qui peuvent donc avoir une influence importante dans l'évolution des mentalités et dans les changements de comportements. En ce sens, la compréhension théologique et spirituelle de

la Création, de la Terre et de l'environnement que se feront les différentes Églises, ici et dans le monde, peut avoir un impact considérable sur l'avenir de notre planète.

C'est à cela que le Projet Église verte se consacre, pour diffuser une vision plus holistique de la place de l'humain dans la Création, pour relire différemment la relation de l'homme avec son Créateur et pour favoriser une utilisation des ressources plus respectueuse de la nature et de ses limites. Ses moyens sont divers, autant que les besoins et les niveaux de prise de conscience de ses interlocuteurs. Mais déjà plusieurs expériences ont été réalisées et des résultats concrets ont été obtenus.

Ce premier Colloque n'était qu'un point de départ. Et parmi les suites utiles qui en ont découlé, notons une foule de documents concrets (en tous genres, des réflexions théoriques aux témoignages concrets, en passant par des outils d'animation écrits et audio-visuels) qui sont maintenant disponibles gratuitement sur les site Internet bilingue du Projet (aussi riche en français qu'en anglais) : www.greenchurchproject.org.

Certes, le Projet Église verte n'est pas un mouvement de simplicité volontaire : sa raison d'être est essentiellement environnementale. Mais dans la mesure où la réflexion spirituelle sur la Création, l'Humain et la Terre incite nécessairement à revoir notre rapport au monde, à la croissance, aux inégalités et au gaspillage des ressources, le Projet rejoint inévitablement plusieurs préoccupations centrales de la SV. Sans compter que la conception biblique de l'être humain comme «intendant de la Création», plutôt que comme son propriétaire, conduit à une profonde remise en question de notre société actuelle.

Nous avons tout intérêt, comme RQSV, à suivre et à encourager une telle remise en question.✂

Prochain numéro de Simpli-Cité

Une vie équilibrée, c'est possible!

- Quels sont vos trucs pour ne plus avoir à courir tout le temps?
- L'équilibre Travail/Famille : comment concilier les deux?
- L'équilibre dépend-il de l'épaisseur du portefeuille?
- Arrivez-vous à contrôler votre stress?
- À quelle étape de la vie serait-on le plus en équilibre?
- Débat : La vie équilibrée : une vie plate, insipide et sans saveur?

Date de tombée des textes : 30 mai 2010 coordination@simplicitevolontaire.org



UN BRIN DE LECTURE...



Manuel de l'antitourisme

Rodolphe Christin

Écosociété 2009, 106 p.

Recension : Serge Mongeau

Nous sommes un pays d'immigration. Chaque année, des milliers de personnes nées ailleurs viennent s'installer chez nous. Mais aussi, quelques-uns d'entre nous quittent le pays. Par contre, c'est en grand nombre que nous migrons temporairement, pour aller découvrir d'autres paysages, d'autres cultures, d'autres climats : c'est le tourisme que nous pratiquons allègrement.

Nous l'avons fait longtemps innocemment, sans nous interroger sur les impacts possibles de notre passage – sur les autres cultures et sur l'environnement en particulier. Mais tel n'est plus le cas : nous savons maintenant que chacun de nos déplacements motorisés contribue à augmenter les gaz à effet de serre, nous prenons conscience que les pays qui nous accueillent se modifient souvent dans l'espoir de mieux répondre à nos attentes détruisant ainsi à jamais des milieux naturels uniques, nous constatons que nous répandons rapidement notre appétit boulimique de consommation... Mais en même temps, l'offre touristique s'accroît constamment; car le tourisme est devenu une entreprise gigantesque où se brassent des centaines de milliards de dollars, ce qui ne peut manquer d'attiser la convoitise de tous ceux-là pour qui les sources de profit constituent la seule valeur qui compte.

Il est grand temps de se poser des questions, de réfléchir et, sans doute, d'améliorer nos façons de faire. Car il ne s'agit pas de condamner froidement la curiosité, le goût de l'aventure, tout cela et bien autre chose qui nous incite à aller vers l'ailleurs.

Dans son petit livre qu'il vient de publier chez Écosociété, le sociologue Rodolphe Christin nous amène dans une réflexion passionnante sur le tourisme moderne. Son Manuel de l'antitourisme affiche certes un titre radical, mais son propos est tout en nuances.



Rodolphe Christin est lui-même un grand amateur de voyages et il cherche les moyens de continuer à nourrir sa passion tout en en minimisant les impacts. Il dénonce des dérives du tourisme – la standardisation, l'exploitation des populations locales, la destruction de la nature. Il explore les motivations profondes qui nous incitent à partir. Et finalement, il propose de revenir au vrai voyage, alors que ce n'est plus la destination qui importe, mais le chemin pour s'y rendre, qu'on parcourt en le savourant, en prenant le temps de vivre, en improvisant au lieu de se laisser organiser par des gens qui nous montrent ce qu'ils veulent bien nous laisser voir. Le voyage «refuse la réduction des espèces, humaines et non humaines, à l'état d'animateurs de supermarchés. Le monde ne doit pas devenir un magasin organisé pour la satisfaction d'un consommateur généralisé.»

Une lecture rafraîchissante et inspirante.



Apprendre à faire le vide

Pour en finir avec le « toujours plus »

Paul Ariès & Bernadette Costa-Prades

Éditions Milan, 2009

Recension : Diane Gariépy

C'est un petit livre. À peu près le même format et le même nombre de pages que l'ABC de la simplicité volontaire. Langage coloré et facile à saisir. Ça ressemble à un manifeste dans lequel on nous montre, dans la longue première partie, les méfaits de la société de consommation. Les auteurs en avaient long à dire là-dessus!

Grands constats... avec lesquels on ne peut qu'être d'accord : De la consommation à l'hyper consommation... De la production à la « junk production »... La folie du bas prix... La vie à crédit... De l'enfant consommateur à l'enfant prescripteur... Refuser le temps qui passe... Une société sans rythme... Des villes sans âme et sans repères... Le centre commercial, ogre moderne... Au nom de la sécurité... Le culte de la performance... Le refus de



vieillir... les femmes, les autres grandes victimes... La performance sexuelle... Travailler plus pour consommer plus... Une société contre nature...

Puis, on en vient à parler de l'alternative qui fait son p'tit bonhomme de chemin : Le vide est à créer... Consommer moins, vivre mieux!... Vive l'échange!... Tout n'est pas encore marchand ... J'ai trouvé cette partie plus faible. Un peu normal, non? Ne sommes-nous pas rendus là : après avoir cerné les culs-de-sac, nous en sommes à expérimenter, à tâtons, les alternatives à ce monde débridé?



Foul express

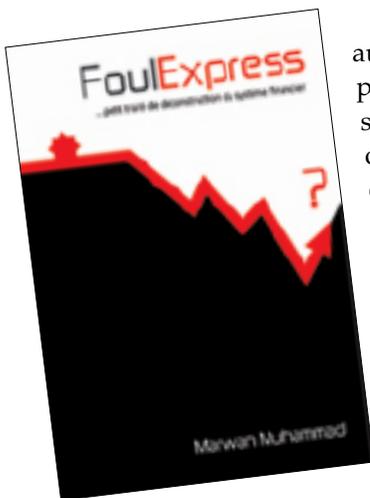
Marwan Muhammad

Éditions Sentinelles, 2010

Recension : Diane Gariépy

(Extraits de la présentation Internet)

Foul Express retrace le parcours d'un jeune ingénieur à travers le monde de la finance. Il y décrit ses espoirs, ses désillusions, ses questions. Plus qu'un récit professionnel, Foul Express est un morceau de vie. On y trouve en vrac un décryptage de la finance, des analyses sociologiques et quelques rêves d'enfant. Un témoignage sans complaisance. Foul Express est le témoignage de Marwan Muhammad, un jeune ingénieur qui prend ses fonctions au coeur d'une salle de marchés, dans une grande banque française. Marwan éprouve d'abord la satisfaction d'avoir décroché le poste de ses rêves, lui le fils d'immigrés qui a grandi dans la France des années 80. Le sentiment d'avoir enfin cassé le plafond de verre et d'avoir touché du doigt la réussite qu'il convoitait tant. Puis viennent le questionnement, le doute, la critique et le conflit intérieur avant de finalement quitter définitivement la Banque.



Une question centrale tout au long du livre Pourquoi? Ce pourquoi est une quête de sens. Pourquoi mes parents ont quitté leur pays? Pourquoi est-ce que j'ai tant voulu réussir? Pourquoi est-ce que je me lève chaque matin pour enfiler ce costume d'employé modèle et pourquoi j'écris ces lignes aujourd'hui? » En tentant de répondre à ces questions au fil des pages, l'auteur dresse un tableau

incisif d'un monde complexe où les domaines sont interconnectés. Dans ce monde, des liens de sens apparaissent : L'élitisme et la soif de réussir se répondent. La prédominance de la finance moderne résulte en un rapport Nord-Sud totalement asymétrique. L'individu, pourtant placé au centre de notre mode de vie, subit des souffrances parfois indicibles : la violence symbolique au sein des entreprises, des modes de consommation toujours plus aliénants et le paradoxe d'une distance sociale de plus en plus grande au milieu d'un monde de proximité physique.

Le choix du titre Le foul est un plat traditionnel égyptien. Il s'agit d'un plat de fèves et de crème de sésame qui constitue l'essentiel de l'alimentation des familles modestes. Il fait référence aux origines de l'auteur et au miracle économique que représente ce plat, en sauvant de la famine de nombreux foyers égyptiens.



Vers la Sobriété heureuse

Pierre Rabhi

Actes Sud, Arles, 2010, 142 p.

Recension : Dominique Boisvert

Voici un livre différent sur la SV. Et d'autant plus important qu'il vient d'un vieux sage issu du Tiers-Monde! Un « pauvre » du Sud qui vient prêcher la nécessaire sobriété aux habitants du Nord et qui nous rappelle combien la modération traditionnelle du Sud apportait plus de bonheur que la surabondance actuelle du Nord.

Pierre Rabhi (qui était en tournée au Québec à la fin d'avril 2010) est un agriculteur né en 1938 dans une oasis du Sud de l'Algérie, élevé par des parents français, ayant d'abord tenté, en France, de vivre en ville comme ouvrier en usine, puis ayant découvert l'absurdité de la modernité, ayant pensé trouver mieux en retournant vivre sur la terre comme agriculteur. Il s'installe donc avec Michelle, son épouse parisienne, et avec sa famille (ils auront 5 enfants) dans les Cévennes, en Ardèche, sur une terre ingrate et aride comme un désert. D'abord déçu de constater que l'agriculture en France est atteinte elle aussi des maladies de la modernité, il décide d'explorer une agriculture différente, biologique et écologique, visant à redonner vie à une terre désertée (et désertifiée). C'est ainsi qu'il expérimente et découvre l'agro-écologie qui connaîtra un tel succès qu'on l'invitera à venir l'enseigner, avec succès, dans le Sahel africain lui aussi en voie de désertification. À travers son travail paysan, il ne cesse de s'interroger sur la place et la finalité de l'humain sur la Terre (mais avant tout sur la terre). Car de son père forgeron et poète, il a hérité aussi une passion pour le sens et la philosophie.

C'est ainsi que sans jamais abandonner sa propre ferme, il sera peu à peu reconnu comme un expert international en sécurité alimentaire et appelé à participer à l'élaboration de la Convention des Nations Unies contre la désertification. Il met sur pied et anime des centres de formation en agro-écologie, rédige plus d'une douzaine de livres, se porte candidat à la présidence française en 2002 pour appeler à une véritable « insurrection des consciences », puis met sur pied le Mouvement pour la Terre et l'Humanisme, préconisant le développement d'Oasis en tous lieux.

À partir d'une aussi riche expérience, Pierre Rabhi tire un petit livre à la fois fort, poétique, lucide et décapant. Il revient aux choses tellement essentielles... que nous les avons complètement oubliées, occultées qu'elles sont sous

la surabondance des sollicitations et des impératifs de la modernité! Et c'est dans ce retour à l'essentiel qu'il redécouvre le bonheur de la modération, de l'auto-limitation, cette « sobriété heureuse » à laquelle nous invitait déjà, il y a 40 ans, le penseur Ivan Illich et notre grand écologiste québécois Pierre Dansereau.

Cette invitation à la SV venue du Sud fait écho à celle qu'on trouvait également dans les deux livres de Majid Rahnema, Quand la misère chasse la pauvreté et La puissance des pauvres (voir la recension détaillée parue dans Simpli-Cité d'automne 2009, vol.10 no3, pp. 18-20). Avec l'avantage, dans le cas de Pierre Rabhi, que son livre est beaucoup plus court et plus facile à lire.

AGORA

Liste des groupes de simplicité volontaire régionaux

Groupes actifs

Montréal - Ahuntsic (depuis 2002)
Pierre Patraki
pierrepetraki@gmail.com

Est de Montréal (depuis 2009)
Chantale Grandchamp, 514 642-2516
chantale_grandchamp@hotmail.com

Gatineau (depuis 2006)
Karine Sigouin ou Pierre-Luc Baulne,
819 777-3448
Émilie Norman-Fortin, 819 210-0932
svgatineau@hotmail.com

Lanaudière (Joliette) (depuis 2004)
Caroline Frappier, 450 755-5465
maddog902@hotmail.com

Québec (depuis 2001)
Pascal Grenier, 418 660-3550
responsable@gsvq.org
www.gsvq.org

Rimouski (depuis 2009)
Michel Séguin, 418 736-4396
simplicitevolontaire.rimouski@live.fr

Ste-Anne-des-Plaines (depuis 2005)
Joan Boily, 450 478-6537
boilyjo@yahoo.fr

Victoriaville (depuis 2002)
Guylaine Martin 819 758-7242
martinguytaine19@hotmail.com

Groupes en projets

Îles-de-la-Madeleine
Nathalie Bourgeois, 418 986-5083
bourgeois_nathalie@hotmail.com

Paspébiac
Nathalie Ahier, 418 752-2040
cjepasp@globetrotter.net

St-Armand (Estrie)
Héloïse Landry, 450 248-3034
changesspirit@gmail.com

Sept-Îles
Francine Vigneault, 418 962-8406
francine.7iles@cgocable.ca

**Vous auriez le goût de joindre
une de ces équipes de
simplicité volontaire?
Vous aimeriez démarrer une
nouvelle équipe?
Prenez tout de suite
contact avec nous**
coordination@simplicitevolontaire.org

PETITES NOUVELLES DU CA DU RQSV

Depuis la parution du dernier bulletin, le C.A. s'est réuni à deux reprises. Voici un résumé du travail et des activités effectués ainsi que des événements qui ont eu lieu.

Composition du C.A.

Le mandat de plusieurs membres du Conseil tire à sa fin. Au nombre des personnes qui ne prévoient pas le renouveler : Alain Lavallée, trésorier et iconoclaste qui souhaite redonner plus de place à ses activités artistiques; Chantale Grandchamp qui canaliser son enthousiasme et son énergie dans le groupe de l'Est de Montréal; et Maddy Lespinasse qui souhaite consacrer plus de temps à sa famille et au groupe d'Ahuntsic. C'est Luc Parent qui assume la vice-présidence en attendant la prochaine élection. Beaucoup de postes à combler, donc, lors de l'AGA 2010.

Les Amis de la Terre de Belgique

Nous sommes tout à la joie de découvrir ces nouveaux amis de Belgique. M. Ezio Gandin, leur représentant, nous invite à publier dans le SaluTerre, et nous leur rendrons la pareille. Les Amis de la Terre (deux millions de membres) comptent 40 groupes de simplicité volontaire en Belgique. Nous pourrions explorer cette voie qui consiste à réunir sous un même organisme, les Amis de la Terre (écologie), Décroissance (politique), Simplicité volontaire (personnel) et Villes en transition (collectif/communautaire). D'ailleurs, au cours du colloque, nous tiendrons une vidéo-conférence avec eux.

Prise de position politique

Pascal a formé un groupe de six journalistes issus de différentes régions du Québec, une initiative saluée par tous. Il publie régulièrement ses textes, en particulier dans le journal Métro.

Internet

Ça y est! Nous disposons du mode de paiement Paypal, ce qui permet à nos membres de nous envoyer leur cotisation par voie électronique.

De plus, nous avons mis en ligne le Carnet des simplicitaires à l'adresse <http://carnet.simplicitevolontaire.org/>, blogue nourri par les textes de Dominique Boisvert et les illustrations de Jean-Marc Brun. Nous cherchons d'autres

types de contribution, notamment des recettes de cuisine inédites, illustrées (autant que possible), faciles, peu coûteuses, incluant des produits locaux et illustrées. Nous avons une préférence pour les mets végétariens.

Étude sur les simplicitaires

Le questionnaire des chercheurs de l'UQAM et de l'Université de Montréal a été mis en ligne sur notre site Internet et a suscité 354 réponses, un succès. Lilia Boujbel nous fera part des premiers résultats de cette étude dans le cadre du colloque. Le Réseau a reçu 708 \$, soit 2 \$ par participation.

Informatisation de nos activités

Ces temps-ci, nous rationalisons certaines de nos activités, comme les échanges par courriel (avec liste de diffusion), copie de sauvegarde de l'ordinateur principal, travail de comptabilité à distance, etc. Le tout pour gagner du temps et alléger le travail de la permanente et des membres du C.A.

Padam!

Le Réseau québécois pour la simplicité volontaire a le plaisir de lancer son blogue, le Carnet des simplicitaires, et vous invite à le consulter en cliquant sur le lien <http://carnet.simplicitevolontaire.org/>. Notre chroniqueur principal, Dominique Boisvert, compte vous faire part de ses réflexions sur l'actualité et sur les multiples facettes de la vie du point de vue de la simplicité volontaire. Et vous tous pourrez enrichir ce carnet, en nous faisant part de vos commentaires. De plus, Jean-Marc Brun, documentaliste, alimentera notre blogue de trouvailles (vidéos, documents de référence, etc.) puisées sur la grande Toile.

Bienvenue à tous!

*Christiane Dumont, responsable
du Carnet des simplicitaires pour
le RQSV*





DEVENIR MEMBRE DU RQSV

Le Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV) réunit des personnes qui veulent vivre et promouvoir la simplicité volontaire comme moyen d'améliorer leur propre vie et de contribuer à édifier une société plus juste et plus durable.

Le RQSV est un organisme sans but lucratif financé par la cotisation annuelle et les contributions volontaires de ses membres, ainsi que par la vente du bulletin *Simpli-Cité* et de livres. Visitez le site Internet au www.simplicitevolontaire.org

En devenant membre, vous :

- recevez le *bulletin Simpli-Cité* (quatre fois par an, par la poste ou par courrier électronique);
- favorisez la création de nouveaux groupes de simplicité volontaire et la diffusion à grande échelle des avantages individuels et collectifs de ce mode de vie;
- pouvez participer et voter à l'assemblée générale annuelle;
- profitez d'une réduction de 15 % sur les livres du RQSV et bénéficiez d'un prix réduit lors des activités payantes du RQSV.

Informations générales

Nom (individu, groupe ou institution)		Date
Adresse		Ville
		Code postal
Téléphone (résidence)	Téléphone (travail)	Courriel

Adhésion au RQSV, renouvellement d'adhésion ou abonnement au bulletin Simpli-Cité

- Je désire adhérer au RQSV ou renouveler mon adhésion —
- 35 \$ Cotisation annuelle (bulletin papier)
 - 25 \$ Cotisation annuelle (bulletin électronique)
 - 10 \$ Cotisation annuelle **étudiant** (bulletin électronique)
- Je désire uniquement m'abonner au bulletin Simpli-Cité pour un an —
- 20 \$ Individu (bulletin papier)
 - 25 \$ Groupe ou institution (bulletin papier)

Veillez faire votre chèque ou mandat poste à l'ordre du RQSV et le retourner avec votre formulaire au



Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV)
6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7

- J'aimerais que le **RQSV** donne mes coordonnées au groupe de simplicité volontaire de ma région (s'il y a lieu).
- Je souhaite former un nouveau groupe de simplicité volontaire dans ma région
- Je fais partie du groupe de _____

Où avez-vous appris l'existence du RQSV? Télévision Radio Journaux Site Internet Amis

Autre _____

En devenant membre je souhaite : rencontrer d'autres personnes apprendre des trucs pratiques approfondir ma réflexion

soutenir le mouvement de la simplicité volontaire m'impliquer de la façon suivante :

Pour soutenir le RQSV (dons)

Il est possible de soutenir financièrement le RQSV en faisant un don (distinct de la cotisation) à l'ordre de la Fondation Écho-Logie. Un reçu pour fins d'impôt sera émis pour tout don de 25 \$ et plus.

- 25 \$ 50 \$ 100 \$ 1000 \$ Autre : _____

Faire parvenir votre chèque à l'ordre de : Fondation Écho-Logie
6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7

Important
Vous devez
payer votre don
et votre cotisation
séparément